UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR

JEAN-BAPTISTE

ET SES IDÉES MESSIANIQUES.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 20 janvier 1865, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ÉDOUARD WEBER,

DE MULHOUSE (HAUT-RHIN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0017

A MES PARENTS.

E. WEBER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. LICHTENBERGER, Président de la soutenance

MM. LICHTENBERGER,
RICHARD,
REUSS,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

JEAN-BAPTISTE

ET SES IDÉES MESSIANIQUES.

Jean-Baptiste, le dernier prophète de l'ancienne Alliance, le précurseur du Messie, est une figure des plus intéressantes à considérer.

Quoique l'histoire évangélique ne l'éclaire qu'à demi, nous pouvons en voir assez pour nous rendre compte de sa beauté et de sa grandeur. Les quelques paroles que les Évangélistes nous ont transmises de lui, le peu de mots qu'ils nous disent de son histoire, nous font entrevoir un caractère d'une fermeté héroïque et d'une mâle énergie, une grande âme qui résume ce qu'il y a de meilleur dans l'Ancien Testament. Il est vrai que nos auteurs sacrés, occupés d'un plus grand sujet, ne nous donnent guère sur son compte que des indications fragmentaires, et nous parlent plutôt de sa mission que de sa personne; nous sommes donc forcés de suppléer par des conjectures à ce qui nous manque de renseignements précis. Josèphe ne dit sur le Baptiste que quelques paroles qui confirment les récits des Évangiles sans y rien ajouter.

Cependant, en réunissant toutes ces données, on peut arriver à se rendre un compte assez exact du caractère et de l'œuvre de Jean-Baptiste. C'est ce que nous allons essayer.

INTRODUCTION.

ÉTAT DU PEUPLE JUIF.

Pour bien comprendre le ministère de Jean-Baptiste et la grande influence que sa prédication a exercée sur ses contemporains, il est nécessaire que nous jetions d'abord un coup d'œil sur la situation du peuple juif à l'époque dont nous nous occupons.

Le peuple juif était dans une période de décadence morale et politique; il avait perdu tout ce qui fait la force et la vie d'une nation. Il était gouverné par des souverains étrangers; la dynastie des Hasmonéens n'avait été que passagère, et les illusions qui s'y étaient rattachées s'étaient bientôt dissipées; en partie sous le joug des Hérode et en partie sous celui des Romains, il sentait douloureusement la perte de son indépendance.

Ses prêtres auraient dû le soutenir; mais les uns étaient dévoués au pouvoir, les autres faisaient paraître un zèle exagéré pour la loi, sans se soucier du peuple autrement que pour lui faire payer la dîme.

Le souverain sacrificateur n'avait plus aucune autorité, ni même aucune influence. Il changeait chaque année au gré du pouvoir politique et l'on savait trop bien que l'intrigue et la flatterie seules faisaient arriver à ce poste, pour avoir aucune confiance en celui qui l'occupait. Depuis que les prophètes avaient cessé d'annoncer au peuple la volonté de Jéhovah, les docteurs, qui étaient devenus les guides spirituels de la nation, ne pouvaient guère s'acquitter de cette tâche. Les uns, dévôts et méticuleux, à cheval sur la lettre de la loi,

les autres, lettrés incrédules et peu patriotes, ne pouvaient donner au peuple la direction qu'il lui aurait fallu; aucun de ses besoins spirituels et moraux n'était donc satisfait. Ils étaient, selon l'expression de Jésus, « comme des brebis qui n'ont point de berger.»

Cependant, malgré le joug étranger qui pesait sur eux, les Juifs n'avaient pas perdu courage; les grands souvenirs et les grandes espérances, qui de tout temps en avaient fait un peuple à part, les unissaient encore. A travers toutes leurs tribulations ils avaient conservé la conviction qu'ils étaient le peuple choisi du seul vrai Dieu, que tôt ou tard celui-ci leur manifesterait sa bonté et les ferait arriver au bonheur. Cette espérance, que nous appelons messianique parce qu'elle s'était concentrée sur un Messie, un Oint de l'Éternel qui devait gouverner un jour son peuple, existait depuis longtemps en Israël. Déjà avant l'exil, les prophètes, annonçant la venue d'un roi sage et juste, avaient rattaché leurs espérances à David, sous le règne duquel le peuple juif était arrivé au plus haut degré de gloire et de puissance. C'était de sa famille que devait naître le Messie. « Il naîtra,» dit Ésaïe[1], « un rejeton du tronc « d'Isaïe et un rameau croîtra de ses racines; l'esprit de « l'Éternel sera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelli- « gence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de « science et de crainte de l'Éternel. Il jugera avec jus- « tice les petits, et il condamnera avec droiture pour « maintenir les débonnaires de la terre. Et il frappera « la terre de la verge de sa bouche, et fera mourir le « méchant par le souffle de ses lèvres. La justice sera la « ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses

[1] Ésaïe XI, 1 suiv.

« flancs. » Ce roi devait rétablir l'union dans Israël divisé[1], y amener la prospérité et la paix. Le culte devait augmenter de splendeur et même les nations païennes venir à Jérusalem pour y adorer Jéhovah. « Il ar-« rivera aux derniers jours, » dit un prophète cité par Ésaïe[2], qui semble faire de ses paroles le texte de sa prédication, « que la montagne de la maison de l'Éter-« nel sera affermie au sommet des montagnes, et éle-« vée par dessus les coteaux, et les nations y aborde-« ront. Et plusieurs peuples iront et diront : Venez « et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison « du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et « nous marcherons dans ses sentiers, car la loi sortira « de Sion et la Parole de l'Éternel de Jérusalem. »

Il semblerait qu'après l'exil toutes ces perspectives de grandeur eussent dû être anéanties; la famille de David était rentrée dans l'obscurité; il n'y avait plus de rois.

A mesure que les événements suivaient leur cours, la réalisation des promesses divines paraissait entourée de plus de difficultés. La puissance des nations païennes vis-à-vis du petit peuple d'Israel devenait écrasante, et les Juifs n'avaient plus lieu d'espérer qu'un roi terrestre, quelque grand qu'il fût, pût en triompher. Ce fut précisément cela qui força leurs espérances à s'agrandir encore plus et à se déterminer mieux. Ce royaume, qui tardait à venir et qui cependant ne pouvait manquer d'arriver, ils en avaient la conviction, devait déjà avoir commencé selon la prophétie, et comme on n'en voyait pas la moindre trace sur la terre, ils le placèrent dans le ciel. Il devint *le royaume des cieux.*

[1] Ézech. XXXVII, 15-18. — [2] Esaïe, II, 2-4.

Ce nom, que nous trouvons si souvent dans nos évangiles, et qui est un des plus fréquents pour désigner le bonheur à venir, ce n'est ni Jean-Baptiste ni Jésus qui l'ont formé; ils l'ont trouvé dans le peuple qui réunissait autour de ce royaume toutes ses espérances, et qui, ayant l'habitude de se représenter toutes choses matériellement, se figurait aussi dans ce cas un royaume organisé sous la direction du Messie et existant dans les cieux. Du reste, ils avaient des motifs assez plausibles pour penser ainsi. N'était-ce pas dans le ciel que Moïse avait vu le modèle du sanctuaire qu'il avait fait construire? dans le ciel encore qu'Ézéchiel et Zacharie avaient vu Jérusalem et le temple dont ils avaient décrit les magnificences?

Nous trouvons dans le Nouveau Testament plusieurs traces de cette croyance. Saint Paul parle de « la Jéru- « salem d'en haut qui est notre mère à tous [1]. » L'auteur de l'épître aux Hébreux dit [2] qu'Abraham attendait « la « ville qui a des fondements, dont Dieu est l'architecte « et le constructeur; » il parle [3] aussi de la Jérusalem céleste, et l'auteur de l'Apocalypse, dans sa vision [4], la voit « descendre du ciel » et s'établir sur la terre. Ce n'est pas sans doute dans les auteurs du Nouveau Testament que nous pouvons puiser la connaissance de la dogmatique juive, mais les expressions qu'ils emploient sont empruntées au milieu dans lequel ils ont vécu, et celles que nous citons ici nous semblent contribuer à démontrer que les Juifs se représentaient au ciel un royaume déjà constitué avec sa capitale, son temple et son souverain.

[1] Gal. IV, 26. — [2] Héb. XI, 10. 16. — [3] Héb. XII, 22; XIII, 14. — [4] Apocal. XXI, 2.

Au moment déterminé par Dieu, les héros des temps passés d'Israël, la nouvelle Jérusalem, son sanctuaire et son roi devaient descendre du ciel et établir sur la terre ce royaume des cieux. Cet avénement était considéré comme un jugement qui s'exercerait en Israël et sur le monde entier. Aussi attendait-on, avant ce jour terrible, Élie ressuscité, qui, suivant les paroles de Malachie[1], «convertirait le cœur des pères envers les enfants et les enfants envers les pères avant que vînt le jour grand et redoutable de l'Éternel.»

C'est ainsi qu'à l'époque dont nous parlons s'était développée et agrandie l'espérance messianique; mais il ne suit pas de là qu'elle fût si nettement déterminée dans tout le peuple; elle variait suivant les individus et leur valeur morale.

La croyance vulgaire était que, par un acte de la toute-puissance divine, les ennemis d'Israël seraient défaits et soumis à sa domination, et qu'après cela, sous le règne du Messie, les Juifs mèneraient une vie heureuse et glorieuse. La foule n'allait pas au delà.

Une conception plus noble et plus haute était celle qui ne considérait la délivrance politique que comme la base d'une restauration religieuse et la condition d'un culte pur et saint. Les hommes les plus pieux en Israël comprenaient bien qu'il ne suffisait pas de victoires extérieures pour amener le bonheur, que, si Dieu devait habiter au milieu de son peuple, il fallait que celui-ci renonçât au péché et fût entièrement transformé. Comme preuve de ces sentiments, au moins chez quelques hommes d'élite, nous pouvons citer le cantique de Zacharie[2]: «Dieu a visité et racheté son peuple,

[1] Mal. IV, 5. 6. — [2] Luc I, 68. 71. 75.

« il nous a promis la délivrance de nos ennemis et de « tous ceux qui nous haïssent... pour que nous puissions « lui rendre son culte en sainteté et en justice tous les « jours de notre vie. » La délivrance des ennemis n'est posée ici que comme une condition qui permette à Israël de rendre à Dieu son culte d'une manière qui lui soit agréable; mais il est vrai que cette condition est regardée comme indispensable et que nulle part, en dehors de Jésus, nous ne voyons la notion d'un royaume purement spirituel.

Cette idée même qu'il y aurait des conditions morales à remplir pour participer au royaume du Messie n'existait que chez un petit nombre; la masse de la nation n'en avait pas du tout conscience. Cependant elle attendait, avec plus d'ardeur que jamais, l'arrivée de son Messie; des hommes entreprenants [1], les uns se faisant passer pour lui, les autres représentant au peuple qu'il ne pouvait venir que si l'on se débarrassait du joug des Romains, avaient fait prendre les armes à plusieurs centaines d'hommes pour la conquête de la liberté. Les Juifs étaient même tellement pénétrés de cette espérance qu'elle s'était répandue dans tout le monde païen, avec lequel ils se trouvaient en relations par leur commerce, au point que nous voyons des écrivains romains, tels que Suétone et Tacite, en faire mention [2].

[1] Actes V, 36, 37. Josèphe, *Antiquités*, XX, 5, 1, et 8, 6. *De Bello jud.*, II, 13, 4.

[2] « Percrebuerat oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis « ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur » (Suet., *Vita Vespas.*, c. IV).

« Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri « eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa re- « rum potirentur » (Tacit., *Histor.*, lib. V).

La nation ne comprenant pas que l'obstacle à la venue du Messie était dans sa corruption morale, il fallut qu'un homme vînt le lui dire de la part de Dieu. Cet homme fut Jean-Baptiste.

CHAPITRE I.

MINISTÈRE DE JEAN-BAPTISTE.

1° *Éducation et foi de Jean-Baptiste.*

Ce fut dans les idées les plus pures et les conceptions les plus hautes sur le royaume du Messie que Jean dut être élevé.

D'après Luc, il était fils unique d'un prêtre pieux et voué dès son enfance au nazaréat par un ordre spécial de Dieu; nous ne savons rien sur sa jeunesse. Sa première éducation se fit sans doute auprès de son père, qui l'instruisit dans les saintes Écritures et les lui fit aimer. Son vœu de nazaréat ne lui permettait pas de se livrer aux plaisirs et aux distractions ordinaires de la jeunesse, et, par les privations qu'il lui imposait, lui rappelait sans cesse qu'il était consacré au service de Dieu. Il s'habitua de bonne heure à une vie austère et retirée, et ce fut ainsi que se forma en lui ce sérieux moral qui imprima son cachet sur sa vie entière. Ses parents, qui attendaient avec ardeur la délivrance d'Israël et qui, d'après la révélation de l'ange, savaient que leur fils devait être précurseur du Messie, n'auront négligé aucune occasion pour révéler à leur enfant les grandes promesses auxquelles il devait avoir part.

Il grandit ainsi en se détournant de plus en plus de ce qui était en contradiction avec une vie consacrée au

service de Dieu. En étudiant les Écritures, il se pénétra de l'idée de la sainteté de Jéhovah, et, à mesure que son sens moral se développait, il découvrit, sous l'apparente piété des prêtres et des docteurs, leur corruption morale. Peu porté à se mettre en rapport avec eux, il préféra les méditations solitaires et vécut, nous dit Luc, dans les déserts jusqu'au jour où il fut manifesté à Israël.

Ce séjour ne devait du reste pas lui être aussi pénible qu'on pourrait le supposer. Son nazaréat l'avait accoutumé aux privations et avait simplifié pour lui les besoins déjà si peu nombreux de la vie orientale[1]. Nous voyons ce genre de vie recherché à cette époque assez fréquemment par des gens dont la société ne satisfaisait pas les besoins moraux[2].

Ce fut dans ce séjour au désert, dans une lutte perpétuelle avec lui-même, qu'il acquit cette fermeté de caractère et cette indépendance avec laquelle il aborda les puissants, cette énergie de conviction qui attira à lui les masses et les lui soumit.

Il attendait la prochaine arrivée du Messie et se la représentait comme un événement terrible; sa cons-

[1] Il se nourrissait, nous disent les évangiles, de sauterelles et de miel sauvage. Les sauterelles, dont les invasions fréquentes sont un fléau pour la Palestine, peuvent servir d'aliment et sont une nourriture pour les pauvres. Le Lévitique (XI, 22) en désigne quatre espèces qu'il est permis de manger. Quant au miel sauvage, c'est ou bien celui que les abeilles déposent dans les trous des rochers ou les troncs d'arbres, ou bien la manne des anciens, production qui se détachait des arbres, ou encore le suc qu'on tire des figuiers et des palmiers.

[2] Josèphe parle d'un ermite nommé Banou, dont il rechercha les leçons et qui vivait aussi dans le désert, se vêtant d'écorces d'arbres et se nourrissant de ce que la nature lui fournissait (Josèphe, *Vita*, 2).

cience éclairée lui faisait voir sous des couleurs d'autant plus sombres le mal qui régnait parmi ses contemporains; il sentait plus douloureusement que tout autre la misère de sa nation, et sa nature ardente devait bouillonner d'indignation lorsqu'il la voyait sous ce joug étranger, que quelques-uns de ses compatriotes allaient jusqu'à flatter. Plein de pitié pour son peuple, il devait être animé de colère contre ses conducteurs, et attendre avec impatience le moment où Dieu lui ordonnerait de prêcher la repentance et où le grand jour ne serait plus loin.

Avant d'en venir à la prédication de Jean-Baptiste, il faut que nous nous rendions compte, autant que possible, de la foi qui lui servait de point de départ.

Cette foi est tout à fait celle de l'Ancien Testament, dont il s'est inspiré. Le bien suprême pour lui, c'est la justice; mais cette justice n'est pas un héritage des pères, elle résulte de la conformité de la vie avec la loi. Pour être juste, il ne suffit pas de descendre d'Abraham, mais il faut s'abstenir du mal et pratiquer la charité, couvrir celui qui est nu et nourrir celui qui est affamé. Selon le Baptiste, nous pouvons y arriver par nos efforts; nous pouvons par nous-mêmes porter du fruit. Jean y exhorte ses auditeurs : « Faites, leur dit-il, des fruits convenables à la repentance. » Il n'insiste pas sur la nécessité d'un secours supérieur, sur l'impuissance de l'homme sans l'aide de Dieu. Pour lui le péché ne provient pas surtout de la corruption du cœur de l'homme, c'est une série d'actes mauvais, qu'il dépend de nous de ne pas faire.

Jean sait qu'il est le précurseur du Messie; il sait que sa mission est de faire entendre un appel puissant au peuple d'Israël, de le pousser à la repentance et à l'obéissance, afin de le faire entrer dans le royaume des cieux.

Ses espérances messianiques sont les mêmes que celles des prophètes. Le messie est l'oint de Dieu, le serviteur de Jéhovah; il est doué des plus grands dons de l'esprit, de force et de sagesse. Avant d'inaugurer son règne, il jugera Israël et les nations païennes, il séparera les justes des injustes, condamnera ceux-ci au feu éternel, tandis qu'avec les autres il inaugurera son règne de justice et de vérité. Cette conviction était fondée sur les passages des prophètes qu'il avait médités : « Un vent brûlant des lieux élevés, » avait dit Jérémie[1], « souffle du désert dans le chemin « de la fille de mon peuple, non pour vanner ni pour « nettoyer, mais un vent plus véhément viendra de ma « part et maintenant je leur annoncerai mes juge- « ments. »

« Attendez-moi, dit l'Éternel, au jour que je me lè- « verai pour le pillage, car ma résolution est d'amasser « les nations et d'assembler les royaumes afin que je « répande sur eux mon indignation et toute l'ardeur de « ma colère, après que le pays aura été dévoré par l'ar- « deur de ma jalousie[2]. »

« Voici les yeux du Seigneur sont sur le royaume pé- « cheur et je l'abolirai de dessus la terre.... car je com- « manderai et je secouerai la nation d'Israël parmi les « nations comme le blé est remué dans un crible, sans « qu'il en tombe un grain à terre; tous les pécheurs

[1] Jérémie IV, 11. — [2] Sophonie III, 8.

« de mon peuple périront par l'épée, tous ceux qui « disent : le mal n'approchera point de nous[1]. »

Le Messie devait donc avant tout juger son peuple; mais il ne devait pas seulement l'épurer en détruisant les méchants, il devait aussi purifier ceux qui resteraient et qui formeraient son peuple élu. Jean lui attribue un baptême d'esprit et de feu[2]. Ici aussi il se rattache aux prophètes. Joël avait prédit pour les temps messianiques une effusion de l'Esprit sur tout le peuple, et même sur les esclaves; la nation tout entière, y compris ceux qui étaient sur les plus bas degrés de l'échelle sociale, devait être toujours aussi directement sous l'influence de Dieu que les prophètes l'étaient quelquefois. Jean sentait bien que cette action de l'Esprit était indispensable pour changer le peuple, et comme d'autre part il savait, d'après Ésaïe, que le Messie serait rempli de l'Esprit, il arriva à l'image du baptême du Saint-Esprit en combinant ces deux prophéties.

Jean se subordonne au Messie comme tous les prophètes s'y sont subordonnés. Nous le voyons indiquer la

[1] Amos, IX, 8 et suiv.

[2] *Et de feu* (Matth. III, 11). Les opinions ici sont divisées. Quelques commentateurs prétendent que le feu dont il s'agit est le même que celui dont il est question au verset suivant, le feu éternel qui dévorera ceux qui ne seront pas convertis. Cette explication n'est pas satisfaisante; il paraît étrange de voir désigner par Jean-Baptiste le malheureux sort des méchants comme un baptême, fût-ce un baptême de feu. Le feu est plutôt ici le symbole du Saint-Esprit, et ce symbole se présentait d'autant plus facilement à Jean qu'il faisait contraste avec son baptême d'eau. De même que l'eau n'agit qu'extérieurement, tandis que le feu change complétement la nature des choses auxquelles il s'attaque, de même le baptême du Saint-Esprit devait changer entièrement ceux qui y seraient soumis.

distance qui le sépare du Messie, aussi bien dans les Synoptiques que dans le quatrième Évangile. Dans les synoptiques, il se déclare indigne de remplir à son égard même un office d'esclave[1]; dans le quatrième Évangile, il prononce à l'égard de Jésus une parole assez obscure: *ὁ ὀπίσω μου ἐρχόμενος ἔμπροσθέν μου γέγονεν ὅτι πρῶτός μου ἦν*[2].

On a beaucoup discuté sur le sens de cette parole: les uns n'ont voulu y trouver que la répétition de ce que Jean dit dans les synoptiques, d'autres la notion de la préexistence du Messie.

L'expression *ἐμπροσθὲν μου γέγονεν* ne peut pas signifier: Il est né avant moi; *ἔμπροσθεν* ne signifie pas avant, mais devant, et ne s'applique pas à un rapport de temps, mais à un rapport de position, et par conséquent la seule manière de traduire, c'est: il est arrivé devant moi, il m'a devancé. Quant à l'autre partie de la phrase, elle est plus obscure; *πρῶτός μου* est une locution qui n'est pas traduisible et que nous sommes forcés de considérer comme équivalente à *πρότερός μου*; cette priorité du Messie sur le Baptiste peut être considérée soit comme dignité supérieure, soit comme antériorité; mais si l'expression en question devait signifier: il est au-dessus de moi, il faudrait qu'il y eût non pas l'imparfait *ἦν*, mais le présent *ἐστι*; l'imparfait qui se trouve ici semble indiquer qu'il s'agit de quelque chose de passé et par conséquent d'un rapport de temps. Nous traduirons donc: «celui qui vient après moi m'a devancé, parce qu'il était avant moi.»

[1] C'était aux esclaves les plus infimes qu'était réservé l'office d'ôter les sandales aux étrangers.

[2] Jean I, 15. 30.

D'après cela, Jean semblerait énoncer ici une notion plus ou moins claire de la préexistence du Messie. Si l'on réfléchit que, dans beaucoup de passages de l'Ancien Testament, l'avénement du Messie est considéré comme la venue de Jéhovah lui-même, et le jugement qu'il exerce comme un jugement de Dieu, la parole du Baptiste paraîtra moins surprenante; du reste elle ne contient pas plus qu'un pressentiment sur la nature du Messie, et on ne peut en déduire que Jean ait reconnu en lui la Parole incarnée.

On a contesté l'authenticité de ces paroles et on a voulu les attribuer à l'auteur du quatrième Évangile, mais c'est précisément la forme obscure et énigmatique de cette phrase qui montre qu'elle est bien de Jean-Baptiste. C'est sous cette forme que son disciple a dû la recueillir de sa bouche et nous l'a ainsi fidèlement transmise.

Le Messie devait en outre pardonner les péchés; cette idée était implicitement contenue dans la promesse qu'il rendrait au peuple le bonheur et la prospérité. Les Juifs ont toujours eu la conviction que leurs tribulations et leurs épreuves provenaient de la colère de Dieu. Celui qui les retirerait du malheur devait par cela même avoir d'abord apaisé cette colère de Dieu et pouvoir accorder le pardon des péchés. Aussi quand Judas Macchabée a rendu l'indépendance au peuple juif, il est dit qu'il a détourné la colère de Dieu [1]. Il s'agissait moins d'un pardon individuel que d'un pardon national, d'une réconciliation du peuple avec Dieu.

La dernière question que nous ayons à examiner est

[1] ἀπέστρεψεν ὀργὴν ἀπὸ Ἰσραήλ (1 Macc. III, 8).

celle de savoir si Jean pensait que le Messie aurait à souffrir et à lutter.

Cette opinion n'était pas généralement répandue en Israël ; cependant nous voyons Siméon prédire que le Messie sera en butte à la contradiction, et lorsqu'il dit à Marie : « Une épée te transpercera l'âme »[1], il est difficile de ne pas croire qu'il fasse allusion aux souffrances futures de son fils. Du reste, David qu'on regardait comme le type du Messie avait aussi eu à passer par des épreuves et des souffrances avant d'entrer en possession de son royaume. D'après cela, Jean-Baptiste pouvait fort bien se représenter qu'en proclamant son avénement, le Messie exciterait contre lui tous les rois de la terre et serait forcé de les combattre, que lui et ses adhérents auraient à souffrir pendant cette lutte, et qu'il finirait par triompher et par établir son règne sur toute la terre.

Cependant il est probable que jusqu'à l'époque où il connut Jésus, il n'avait pas attaché grande importance à ces idées. Nous verrons plus tard comment ses rapports avec le seigneur durent les modifier.

2° *Prédication et baptême de Jean.*

Après cette préparation au désert et animé par la foi que nous venons de décrire, Jean-Baptiste commença son ministère sur un ordre spécial de Dieu. Luc nous raconte sa mission dans les mêmes termes que ceux qui sont employés dans l'Ancien Testament pour nous rapporter celle des prophètes : « La Parole de Dieu,

[1] Luc II, 35.

dit-il, fut adressée à Jean dans le désert.» Ce n'est donc point de son propre mouvement qu'il a commencé à prêcher, malgré tout ce qui aurait pu l'y déterminer; il a attendu l'ordre de Dieu, et lui-même rappelle le moment où il l'a reçu, lorsqu'il dit à propos du baptême de Jésus : Celui qui *m'a envoyé* baptiser, m'a dit etc.

Cette époque où Jean, sans sortir du désert, entre dans la vie publique et prêche la repentance, est considérée dans tout le Nouveau Testament comme le commencement de l'Évangile[1]. C'est pour cela que Luc[2] nous donne tout un synchronisme pour établir cette date; son renseignement le plus précis est celui qui nous dit que ce fut la quinzième année de Tibère César. Auguste mourut au mois d'août de l'an de Rome 767, et Tibère lui succéda; il faudrait savoir si Luc compte l'année 767 ou seulement l'année 768 comme la première de Tibère; la quinzième année serait d'après cela l'an 782 ou 783; et comme l'ère dionysienne commence en l'an 754 de Rome, la prédication du Baptiste aurait commencé l'an 28 ou 29 de notre ère.

Jean se mit à parcourir les environs du Jourdain, prêchant la repentance à ceux qu'il y rencontrait. Le résumé de sa prédication que nous ont conservé les évangiles, est : convertissez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. *Μετανοεῖτε* signifie mot à mot : Changez d'esprit, changez de direction de conduite, et pour lui cela signifiait, d'après ce que nous savons de sa foi : soumettez-vous à la loi de Dieu, faites de bonnes œuvres. Il accompagnait ses exhortations d'un

[1] Marc I, 1; Actes I, 22. X, 37. XIII, 24. — [2] Luc III, 1.

mobile puissant : le royaume de Dieu s'est approché. Nous avons vu ce que signifiait pour les Israélites l'approche de ce royaume des cieux ; c'était la majesté même de Dieu descendant sur la terre; Jean avait du reste soin de ne leur présenter que le côté redoutable de cette arrivée, telle qu'il se la représentait lui-même pour le peuple corrompu. Aussi sa prédication est-elle menaçante : « La cognée est déjà mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. »

Israël sentit que cette sévère parole devait être la vérité. Aussi les Juifs accoururent-ils de toutes parts au désert; non-seulement ils vinrent l'écouter, mais encore ils prirent ses paroles à cœur, et même il y eut des gens assez décidés à changer de vie pour lui demander conseil sur la manière de s'y prendre.

Les réponses que Jean donnait étaient pleines de sagesse pratique, il n'exigeait d'aucun de ses auditeurs qu'il menât une vie aussi sévère que la sienne; il ne demandait pas qu'on demeurât avec lui au désert, mais, suivant la carrière de ceux qui s'adressaient à lui, il les mettait en garde contre leur vice dominant, l'avarice ou la violence, il les ramenait à leurs devoirs et leur recommandait de pratiquer la charité.

Ce fut seulement lorsqu'il vit sa prédication produire de l'effet, qu'il y joignit un rite particulier et nouveau, le baptême dans le Jourdain[1]; ceux qui, touchés par ses paroles, réveillés par ses avertissements, se déci-

[1] Les deux époques sont distinguées dans l'évangile de saint Matthieu. L'évangéliste parle d'abord (III, 1) de la prédication de Jean, et plus tard seulement (v. 6) de son baptême, après avoir raconté l'effet produit par sa prédication.

daient à lui confesser leurs péchés, étaient baptisés, c'est-à-dire plongés dans le fleuve. Cette purification extérieure des souillures du corps était un symbole de la purification de l'âme, qui devait s'accomplir en même temps, et ce signe matériel rendait plus durable dans l'âme du néophyte l'impression des paroles du Baptiste.

On s'est demandé d'où est venue à Jean l'idée de ce baptême; on a voulu en trouver l'origine dans celui que les Juifs donnaient aux prosélytes, c'est-à-dire à ceux d'entre les païens qui se convertissaient au judaïsme; autrement, dit-on, on ne concevrait pas comment le peuple voit sans surprise et comprend à première vue ce baptême.

Mais d'abord nous n'avons aucun témoignage ancien qui puisse nous autoriser à faire remonter le baptême des prosélytes à cette époque, de sorte que celui-ci pourrait au contraire fort bien être une copie de celui de Jean[1]; en second lieu, il ne semble pas qu'une cérémonie pareille ait existé alors parmi les Juifs; car lorsque les Pharisiens adressent à Jean cette question: « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni le prophète, ni Élie? » ils paraissent considérer son baptême comme une chose inusitée, qu'ils pouvaient admettre de la part d'un homme qui aurait reçu de Dieu une mission spéciale, mais qu'ils ne voulaient pas souffrir du premier venu.

Du reste, c'était bien l'intention de Jean-Baptiste de présenter au peuple quelque chose dont il n'eût pas l'habitude et qui frappât vivement son imagination; il

[1] Voy. Schneckenburger : *Ueber das Alter der jüdischen Proselytentaufe, und deren Zusammenstellung mit dem Johanneischen und christlichen Ritus.* Berlin 1828.

n'avait pas à craindre d'être mal compris, la loi mosaïque avait accoutumé le peuple aux symboles et surtout à celui de la purification par l'eau, de sorte que les analogies ne manquaient pas ; mais on est allé trop loin quand on a cité le passage du peuple juif à travers la mer Rouge et le Jourdain comme des baptêmes[1], types de celui de Jean, ou quand on a voulu établir qu'il avait conçu son baptême comme parallèle à la grande ablution que les Juifs avaient entreprise avant de recevoir la loi du Sinaï[2]. D'abord il n'est question dans l'Exode[3] que du lavage des habits, et ensuite le baptême individuel que Jean donnait avait une signification bien plus profonde.

Pour trouver ce qui a conduit Jean à instituer son baptême, il vaut mieux nous rattacher à des passages prophétiques où la purification morale est représentée sous l'image d'une ablution dans l'eau. « Je verserai sur vous une eau pure, est-il dit dans Ézéchiel[4], pour que vous soyez purifiés. Je vous purifierai de toutes vos impuretés et de vos souillures. »

« En ce temps-là, dit Zacharie[5], la maison de David et les citoyens de Jérusalem auront une source ouverte contre le péché et la souillure. » Et Esaïe dit[6] : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez vos méchantes actions de devant ma face, détachez-vous du mal. »

En méditant ces passages et d'autres du même genre, en voyant cette idée d'ablution jointe à celle de purification morale, il devait facilement lui venir à l'idée

[1] Baumgarten, *Geschichte Jesu*, p. 35.
[2] L. von Rohden, *Johannes der Täufer*, p. 85.
[3] Exode, XIX, 10.
[4] Ézéchiel, XXXVI, 25. — [5] Zacharie, XIII, 1. — [6] Ésaïe, I, 16.

de représenter lui aussi par une ablution le changement de vie qu'il demandait à ses auditeurs.

« Jean, dit Josèphe[1], demandait aux Juifs de chercher la vertu, d'être justes les uns envers les autres et pieux envers Dieu, et de venir ainsi au baptême ; ce serait en effet seulement de cette manière-là que le baptême serait agréable à Dieu s'il était reçu non pour la rémission de quelques fautes, mais pour la pureté du corps, lorsque l'âme serait déjà purifiée par la justice. »

Josèphe indique bien ce qui distingue le baptême de Jean des ablutions ordinaires : il doit être « un signe de la purification de l'âme par la justice ; » du reste le passage que nous venons de citer forme pour ainsi dire un commentaire de l'expression des Évangiles : *Βάπτισμα μετανοίας* ; il montre que cette *μετανοία* n'est pas simplement le repentir, mais implique, comme nous l'avons dit plus haut, la résolution de faire effort pour se détacher du mal et pour vivre dans la justice et dans la piété.

Ce changement de conduite devait amener le pardon des péchés. Jean baptisait, nous disent les Évangiles, pour la rémission des péchés, *εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν*. Cette expression ne signifie pas que son baptême accordât ce pardon ; il n'en donnait que la promesse ; l'accomplissement en était réservé au Messie, en qui devaient croire tous ceux qui venaient à Jean[2].

Cette promesse du Messie est un point que Josèphe laisse complétement de côté, mais cela ne nous étonne pas, car nous savons que partout, dans ses ouvrages,

[1] *Antiquités*, XVIII, 7.

[2] εἰς τὸν ἐρχόμενον ἵνα πιστευσῶσι, dit Pierre (Actes XIX, 4).

il a passé sous silence l'espérance messianique qui animait son peuple.

Ainsi, celui qui recevait le baptême considérait Jean comme le précurseur du Messie, et attendait la prochaine arrivée du royaume des cieux; il confessait par là que sa qualité de juif ne suffisait point, qu'il lui fallait une purification spéciale pour avoir part au royaume du Messie; en revanche le baptême lui donnait la promesse qu'il y participerait; c'était, comme l'a dit M. Reuss, le symbole du droit de cité dans le royaume de Dieu [1].

Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir la différence entre le baptême de Jean et le baptême chrétien. Celui-ci suppose l'existence du pardon des péchés et de la foi en Jésus-Christ; il n'est que la consécration extérieure du baptême de l'Esprit. Le baptême de de Jean au contraire a lieu à une époque intermédiaire et transitoire, et il en porte le cachet. Dans ce temps-là, les deux parties du baptême chrétien, qui depuis la venue du Christ sont unies d'une manière indissoluble, la repentance et la foi, le baptême d'eau et celui de l'Esprit, sont encore séparées. Jean, en vue de la repentance, baptise d'eau, mais il ne peut donner que la promesse du baptême d'Esprit que le Christ administrera de même que le néophyte ne peut donner que la promesse de la foi au Christ qui viendra.

[1] *Théologie apostolique*, 2e édit., t. I, p. 144. — D'après Strauss (*Leben Jesu für's Volk*, 1864, p. 188), Jean attribuait en outre à l'eau du baptême une force mystérieuse qui purifiait et délivrait du péché, comme le faisaient les Esséniens; mais nous n'avons pas le moindre indice qui puisse nous conduire à une pareille hypothèse. Il suffit donc de l'écarter comme gratuite.

Le baptême de Jean produisit sur les Juifs un effet immense; bien qu'ils eussent quelque chose d'analogue dans leurs ablutions, ce rite les frappait surtout parce que chaque homme n'avait à s'y soumettre qu'une fois et d'une manière décisive; il est probable aussi que Jean l'accompagnait de paroles qui en rendaient l'impression plus profonde, car c'est autour du baptême que s'est concentré tout le souvenir que la foule a gardé de lui. Elle l'a appelé le Baptiste[1], et ce nom est devenu traditionnel, de sorte que les disciples de Jean se sont appelés bien plus tard encore les Baptistes (Zabiens, de צבעה, baptiser).

Il est vrai que la prédication du prophète concourait à augmenter cette impression ; nous avons vu l'ardeur de l'attente qui remplissait tout le peuple; par ses paroles, Jean lui donnait une nouvelle direction; sa sévérité atteignait les consciences et leur révélait leur misère morale; aussi n'était-il pas étonnant qu'on accourût à lui en foule de tous les quartiers de la Judée. Quel homme ayant du sang juif dans les veines eût pu rester chez lui et laisser prêcher, sans aller pour le moins l'entendre, celui qui annonçait l'arrivée du royaume des cieux?

Tous, sans doute, n'y allaient pas avec le désir de changer de vie, mais il n'est pas nécessaire de vouloir se convertir pour goûter une prédication sévère, elle a de l'attrait même quand on ne se l'applique pas. C'est

[1] Il est remarquable que, dans le quatrième évanvile, nous ne trouvions pas ce surnom de *Baptiste*. On pourrait invoquer ce fait pour montrer que cet évangile est bien de Jean; en effet, tandis que les autres évangélistes éprouvaient le besoin d'un nom pour distinguer Jean-Baptiste de Jean, l'apôtre, celui-ci n'en sentait nullement la nécessité. Pour lui, il n'y avait pas de confusion possible.

ainsi que nous pouvons nous expliquer la présence auprès de Jean de beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens. On a voulu trouver une contradiction entre cette parole et le passage où Luc[1] dit que les Pharisiens et les Sadducéens n'ont pas été baptisés par Jean ; les deux données s'accordent au contraire ; Jean ne baptisait pas tous ses auditeurs ; les Pharisiens et les Sadducéens se croyaient sauvés par leur descendance d'Abraham ; dans leur conviction, ils étaient aussi justes qu'il était possible de l'être et n'avaient nul besoin de repentance ou de conversion. C'était à eux que Jean criait : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir? » Il voyait bien qu'ils ne venaient à son baptême que pour la forme et qu'ils auraient voulu, par cette cérémonie extérieure, se dispenser de changer intérieurement, tout en ayant part au royaume des cieux.

Aussi la parole que le prophète leur adresse était-elle l'outrage le plus sanglant qu'il pût leur infliger ; car, pour les Juifs, le serpent, c'est la source de tout mal, de toute corruption ; c'est lui qui a fait tomber l'homme, lui qui lutte sans cesse contre la postérité bénie d'Abraham. Quand Jean dit aux Pharisiens : Race de vipères, cela signifie : Vous qui vous imaginez être les meilleurs parmi la nation sainte, vous qui croyez entrer par droit de naissance et par héritage dans le royaume de Dieu, vous n'êtes pas de la race d'Abraham, vous êtes issus du serpent, son ennemi. Cette parole ne peut se comparer par sa sévérité qu'à celle que Jésus adresse aux Juifs quand il leur dit : « Le père dont vous êtes issus, c'est le diable. »

[1] Luc, VII, 30.

Aussi n'était-ce pas surtout à eux que s'adressait sa prédication, mais aux basses classes de la nation, aux artisans, aux péagers, aux soldats, aux masses en un mot qui, sentant le besoin d'une purification, vinrent se soumettre à son baptême[1]. Quant aux Pharisiens, nous savons de reste qu'il ne produisit aucun effet moral sur eux. Lorsque plus tard Jésus leur demande: «Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes?» c'est la politique qu'ils emploient pour répondre à cette question; ils n'ont aucune conviction là-dessus; la foule au contraire regarde Jean comme un prophète.

Parmi le grand nombre de ceux qui vinrent au Jourdain pour recevoir le baptême, il se trouva quelques hommes qui s'attachèrent plus étroitement au Baptiste, voulurent partager sa vie et devinrent ses disciples. Jean les soumit sans doute aux austérités qu'il s'imposait; nous savons par les Évangiles qu'il les faisait jeûner souvent[2] et qu'il leur enseigna à prier[3].

CHAPITRE II.

RAPPORTS DE JEAN-BAPTISTE AVEC JÉSUS.

1° *Baptême de Jésus.*

La réputation de Jean s'étendait au loin; elle parvint jusqu'à Jésus à Nazareth en Galilée, et il se dirigea vers le Jourdain, pour s'y faire baptiser par lui.

Nous n'avons point à examiner ici comment Jésus

[1] Dans les hautes classes, sa prédication excita plutôt de l'inquiétude; l'ambassade du Sanhédrin, dont nous parlerons plus tard, en est une preuve.

[2] Marc II, 18. — [3] Luc XI, 1.

put se soumettre à ce baptême, ni dans quel sens il put lui être administré. La solution de cette question dépend de la manière dont on comprend le caractère et l'œuvre du Seigneur et reste par conséquent en dehors de notre sujet. Mais pour le Baptiste, duquel seul nous nous occupons ici, le baptême de Jésus eut une grande importance, car ce fut là qu'il reconnut en lui le Messie.

Il se passa en effet à ce baptême quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel; les trois premiers évangiles sont unanimes sur ce point, mais ils diffèrent dans la manière de se le représenter. D'après Luc, ce fut un fait extérieur: le Saint-Esprit descendit sur Jésus sous la forme corporelle d'une colombe, et une voix se fit entendre du ciel: « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » D'après cette narration, rien ne nous emêpche de croire que tout le peuple ait vu le signe miraculeux. D'après Marc, ce ne fut que Jésus qui vit l'Esprit descendre du ciel et qui entendit la voix céleste; d'après Matthieu enfin, suivant la manière dont on explique la phrase, ce peut être ou Jésus ou Jean-Baptiste qui a eu la vision.

D'autre part, dans le quatrième Évangile, nous avons un passage qui semble se rapporter au fait dont nous nous occupons. Jean-Baptiste y raconte qu'il vit le saint Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur Jésus, et il ajoute: « celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, m'a dit: celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise du Saint-Esprit. » Il est vrai que dans ce récit il n'est pas question du baptême (pas plus qu'ailleurs dans le quatrième évangile, probablement parce que l'auteur

ne remonte pas aussi haut pour raconter l'histoire de Jésus), mais l'analogie est si grande qu'il est impossible de ne pas rapporter la vision que Jean-Baptiste déclare ici avoir eue à ce qui, d'après les synoptiques, s'est passé lors du baptême.

Nous avons donc ici quatre récits différents du même fait; en les comparant, nous inclinons à croire que le tout fut une vision, et que nous devons rectifier d'après le témoignage authentique du Baptiste, dans le quatrième évangile, la tradition que nous ont conservée les synoptiques; le récit de Matthieu nous fait du reste aussi supposer une vision qui aurait été seulement pour le Baptiste: « Les cieux, est-il dit, *lui* furent ouverts et *il* vit l'Esprit descendre sur Jésus[1].

Il est naturel que la même image soit employée dans les quatre évangiles, pour représenter le Saint-Esprit; la source commune des quatre versions que nous avons est le récit que Jean-Baptiste a fait à ses disciples de ce qu'il avait vu, et c'est cette image qu'il aura employée.

Une autre preuve que cette manifestation de l'Esprit n'a pas été visible extérieurement, c'est que, dans le quatrième évangile, Jean en fait part à ses disciples; si la foule avait été témoin d'un tel miracle, il aurait été généralement connu et Jean n'aurait pas eu besoin de le raconter à ses disciples; il n'aurait eu qu'à le leur rappeler.

[1] Il est vrai qu'on pourrait aussi prendre Jésus pour sujet de la phrase et lui rapporter les mots que nous avons soulignés. Mais il y a quelque chose de peu naturel à ce que Jésus voie l'Esprit qui descend sur lui, et il faudrait au moins au v. 17 le pronom réfléchi ἐφ' αὑτὸν et non ἐπ' αὐτὸν. Il vaut mieux considérer le v. 16 comme une parenthèse et rapporter la vision au Baptiste. C'est ce que font la plupart des exégètes.

Un détail rapporté par le quatrième évangile nous rend plus difficile de concevoir cette scène comme un fait extérieur : le Baptiste, après avoir dit qu'il a vu l'Esprit saint descendre sur Jésus comme une colombe, ajoute qu'il est resté sur lui. S'il s'agissait d'une forme de colombe, nous ne saurions trop comment nous la représenter demeurant sur Jésus, et il n'y aurait pas de raison pour que ce symbole visible de la présence de l'Esprit eût disparu à un moment ou à un autre. Il s'agit beaucoup plutôt du vol doux et paisible de la colombe, auquel Jean compare le mouvement de l'Esprit; nous avons une comparaison analogue dans la Genèse, qui nous montre l'Esprit de Dieu planant sur les eaux.

Une autre question se rattache au baptême de Jésus : c'est celle de savoir si Jean le connaissait auparavant. D'une part, dans l'évangile de Matthieu il refuse de baptiser Jésus, et lui dit : « J'aurais besoin d'être baptisé par toi et tu viens à moi. » Ces paroles semblent montrer que la dignité supérieure de Jésus ne lui est pas inconnue; d'autre part, dans le quatrième évangile il affirme expressément qu'avant d'avoir vu le signe miraculeux, il ne connaissait point le Messie.

On a essayé de bien des manières de détruire cette contradiction. D'ordinaire on admet que Jean, en refusant de baptiser Jésus, avait déjà le pressentiment de sa grandeur, qu'il le considérait comme un homme supérieur, mais n'avait pas encore la certitude qu'il fût le Messie; lorsqu'il dit, dans le quatrième évangile : « Je ne le connaissais point, » il faut ajouter : je ne le connaissais point comme le Messie.

Ou bien l'on admet, avec Bleek et Schleiermacher entre autres, la version de l'évangile des Ébionites,

d'après lequel Jean baptise Jésus sans lui faire aucune objection; mais après avoir vu le miracle qui accompagne le baptême, il se jette aux pieds du Seigneur, et lui dit: «Je te prie, Seigneur, baptise-moi.» Jésus lui répond: «Laisse-moi, c'est ainsi qu'il faut que toutes choses s'accomplissent.» Selon cette hypothèse, Matthieu aurait seulement transposé quelques versets dans son récit.

Il me semble plus naturel d'admettre que Jésus, avant de recevoir le baptême, eut quelques entretiens avec le Baptiste. Jean était trop convaincu du sérieux de sa mission pour baptiser à la légère ceux qui venaient à lui, sans s'assurer auparavant de leurs intentions; c'est dans ces entretiens qu'il aura reconnu la pureté et la grandeur de Jésus et qu'il aura eu le pressentiment de sa dignité messianique; mais c'est seulement après le baptême qu'il a dû en avoir la complète certitude que nous allons le voir énoncer devant les Juifs et devant ses disciples.

2° *Témoignages rendus par Jean-Baptiste à Jésus.*

Après le baptême Jean dut continuer son œuvre avec plus d'enthousiasme, plus de joie et plus de certitude que par le passé. Les relations évangéliques ne nous disent rien des entretiens qu'il eut avec Jésus; elles font passer ces deux grands hommes l'un à côté de l'autre sans presque nous marquer autre chose, sinon qu'ils se sont salués et reconnus. Et cependant nous ne pouvons croire que Jésus se soit éloigné ainsi sans encourager le Baptiste dans sa mission, sans lui donner au moins quelques directions. En tout cas, toute sa

manière d'être et d'agir dut exercer une profonde influence sur l'esprit de Jean; nous le voyons dans les témoignages qu'il rendit par la suite à Jésus.

Le premier de ces témoignages est la réponse qu'il fit au Sanhédrin. Ce corps, la première autorité religieuse de la nation, avait d'abord laissé prêcher le Baptiste sans s'occuper de lui; il voulait probablement voir ce qu'il ferait ou attendait quelque déclaration de sa part. Enfin, après un intervalle de plusieurs mois (car il faut admettre un certain espace de temps pour comprendre la renommée qu'avait déjà acquise le Baptiste), lorsque les membres du Sanhédrin virent qu'il était d'une indépendance extrême, qu'il attaquait les Pharisiens, qu'il devenait menaçant pour l'ordre existant, lorsqu'ils virent que plusieurs parmi le peuple le considéraient comme le Messie, ils jugèrent à propos d'intervenir.

C'était, du reste, leur droit et même leur devoir de se rendre compte de cette émotion religieuse qui gagnait toute la nation; ils devaient veiller à ce qu'on ne l'induisît pas en erreur. C'est dans ce but qu'ils envoient une ambassade à Jean-Baptiste. Puisqu'il est fils de prêtre, ce sont des prêtres et des lévites qu'ils choisissent parmi eux pour inspecter ce qu'il fait au bord du Jourdain.

Ces envoyés lui demandent qui il est, et Jean, répondant plutôt à leur pensée secrète qu'à leur question hautement exprimée, leur dit qu'il n'est point le Christ. Cette réponse les déconcerte, et ils cherchent alors dans leur théologie qui Jean pourrait être, s'il n'est point le Messie. Le premier qui devait se présenter à leur esprit était le prophète Élie, qui, d'après un pas-

sage de Malachie, devait revenir exercer son ministère avant l'arrivée du royaume des cieux; du reste, tout en Jean-Baptiste devait réveiller cette idée: il vivait dans le désert comme Élie, il portait comme lui[1] un vêtement de poils de chameau, et l'ardeur de ce grand prophète semblait revivre en lui.

Mais Jean leur répond négativement. Il est trop humble pour oser se comparer à Élie[2], et pour s'appliquer la prédiction de Malachie; les Juifs poursuivent donc leur interrogatoire et lui demandent: «Es-tu le prophète?» Ce nom désigne évidemment un prophète connu, et l'on a pensé à Jérémie que les Juifs considéraient comme le prophète par excellence. On attendait aussi son retour à l'époque du Messie, et la preuve en est que parmi les opinions qui circulent sur le compte de Jésus se trouve aussi celle qu'il pourrait être Jérémie[3]. Mais il est plutôt ici question du prophète que Moïse avait promis à son peuple, et lui avait recommandé d'écouter: «L'Éternel ton Dieu,» avait-il dit, «te suscitera un prophète comme moi d'entre tes frères, et vous l'écouterez[4].» Ces paroles étaient appliquées par les uns au Messie, par les autres à son précurseur.

Nous voyons ici se dévoiler en partie la théologie judaïque; ce n'est pas que les prêtres qui interrogeaient le Baptiste dussent avoir des notions très-nettes sur le rapport qu'il y avait entre le Christ, Élie et le prophète, mais, en lui demandant s'il est l'un d'entre eux, ils

[1] 2 Rois I, 8.

[2] Nous verrons Jésus lui donner plus tard ce témoignage qu'il s'était refusé.

[3] Matth. XVI, 14. — [4] Deut. XVIII, 15.

voulaient le faire rentrer dans un des cadres de leur théologie.

Comme Jean leur répond encore une fois négativement, ils ne savent plus que penser de cet homme extraordinaire, se décident à le lui demander à lui-même et le forcent à leur donner une réponse catégorique. Jean répond en leur citant le passage d'Ésaïe qui était pour ainsi dire sa devise, et lui servait à se définir lui-même : « Je suis la voix qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur. » Cette réponse était assez claire; Jean se désignait par là comme le précurseur du Messie. Avec la même humilité avec laquelle il a décliné auparavant les titres que lui donnaient les prêtres, il ne veut être qu'une voix qui crie dans le désert. Il cherche à détourner l'attention de sa personne pour la reporter tout entière sur sa mission. Mais les prêtres ne l'entendent pas ainsi; il paraît que ce passage d'Ésaïe qui, dans l'original, s'applique au retour de la captivité, n'était point considéré parmi eux comme une prophétie messianique; ils ne sont point satisfaits, et lui demandent avec une sorte d'hostilité : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni le prophète, ni Élie? » Si tu n'as pas les Écritures pour toi, qui t'a donné ce droit?[1]

La réponse que Jean leur fait semble au premier abord ne pas correspondre à la question, et cependant

[1] Certains exégètes ont cru qu'il s'agissait d'une nouvelle ambassade, d'une mission de la part des Pharisiens; mais le texte ne dit pas un mot qui puisse justifier cette interprétation. Il dit : « Ceux qui étaient envoyés étaient d'entre les Pharisiens. » Puisque les Pharisiens étaient parmi les prêtres le parti le plus nombreux, il était naturel qu'ils fussent représentés au Sanhédrin et qu'ils formassent cette députation.

elle est très-directe: on lui a demandé comment il usurpait un droit qui n'appartenait qu'au Messie; il répond en distinguant son baptême de celui du Christ; il montre le caractère préparatoire de celui qu'il administre, et pour justifier le droit qu'il a d'entreprendre *maintenant* cette préparation, il en appelle à la présence du Messie lui-même en Israël : «Il se tient au milieu de vous», leur dit-il, «et vous ne le connaissez point, celui qui vient après moi et m'a devancé.» La manière dont Jean parle ici montre bien qu'il connaît personnellement le Messie.

Ce témoignage rendu au Christ devant le Sanhédrin est conçu presque dans les mêmes termes que la réponse de Jean au peuple dans Luc, lorsque quelques-uns viennent à penser qu'il pourrait être le Christ. On a voulu conclure de là que c'était le même témoignage, et que par conséquent l'ambassade du Sanhédrin avait été envoyée à Jean avant le baptême de Jésus. Mais cela n'est point du tout nécessaire; d'abord Luc n'observe pas d'ordre chronologique dans ce qu'il dit du Baptiste; il raconte à un même endroit tout ce qu'il en sait jusqu'à sa mort; de plus, il n'y a pas de raison pour nous empêcher de croire que Jean s'est exprimé de la même manière devant les députés officiels que devant le peuple. Si l'on veut identifier les deux récits, on ne sait plus comment accorder les quatre Évangiles; ou bien il faut admettre, avec Olshausen par exemple, que le baptême a eu lieu le soir même de cette députation, ce qui serait une coïncidence bien remarquable, et il y aurait lieu de s'étonner que pas un mot au v. 34 ne rappelle que la scène dont Jean fait mention se soit passée si récemment, ou bien il faut admettre

que lorsque saint Jean dit : τῇ ἐπαύριον, ce mot doit être pris dans un sens plus étendu qu'à l'ordinaire, et signifie un temps assez long. Or partout, et dans Jean et ailleurs, ἐπαύριον signifie : le lendemain. Il est donc beaucoup plus simple de placer cette ambassade du Sanhédrin après le baptême de Jésus.

Si devant les envoyés du Sanhédrin nous avons simplement vu Jean énoncer la certitude qu'il connaît Jésus, nous allons le voir exprimer devant ses disciples des idées plus profondes sur son œuvre. Le lendemain de cette ambassade, Jésus vient vers Jean, et en le voyant s'approcher, celui-ci dit : « Voici l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde. »

Ce témoignage nous surprend au premier abord; il est tout différent de ce que nous avons entendu dire au Baptiste jusqu'à présent. Le Messie était pour lui le roi grand et terrible qui devait venir juger le monde; c'était celui qui devait précipiter les méchants dans le feu éternel et répandre son esprit sur ceux qui se seraient convertis. Ici, au contraire, il semblerait que le Messie doive être une victime, et que Jean ait prévu le sort tragique qui attendait Jésus.

On a contesté l'authenticité de cette parole, qui semble donner à Jean-Baptiste la même hauteur de vues qu'aux écrivains du Nouveau Testament, tandis que par tout ce que nous savons de lui il est encore au point de vue de l'ancienne alliance.

Il faut avant tout que nous tâchions d'en déterminer la signification. Comme la parole en elle-même est obscure et qu'un assez grand intérêt s'y rattache, il y a eu un nombre infini d'explications de ce passage, et les énumérer ici avec leurs bons et leurs mauvais côtés

serait une entreprise qui nous mènerait trop loin; le grand objet du débat est de savoir s'il s'agit ici de l'expiation telle que nous la fait connaître le Nouveau Testament. L'affirmative a été soutenue tantôt pour montrer à quelle hauteur Jean-Baptiste était parvenu, tantôt pour prouver qu'il ne pouvait pas avoir dit une telle parole. D'un autre côté, on a voulu enlever complétement de ce passage toute idée de sacrifice. L'agneau est simplement le symbole de l'homme doux et paisible, qui par sa nature est en butte au mal et le supporte par sa bonté, ou bien par sa conduite et son exemple contribue à le faire disparaître du monde.

Si nous examinons plus exactement le passage en question, nous sommes porté à nous demander comment Jean arrive à employer cette expression : *ὁ ἀμνος τοῦ Θεοῦ*, l'agneau de Dieu, l'agneau choisi par Dieu.

Puisque nous savons que toute son éducation est faite d'après l'Ancien Testament, nous sommes naturellement amené à y chercher l'explication de cette parole.

On a pensé que l'agneau pris pour symbole par Jean était l'agneau pascal; mais Jésus n'a été comparé à lui que depuis sa mort et parce qu'elle a eu lieu un jour de Pâques, et les souvenirs qui se rattachent pour les Israélites à l'agneau pascal ne sont pas ceux d'une expiation des péchés.

On pourrait aussi chercher ce symbole parmi les sacrifices de l'Ancien Testament, mais l'expression : *ὁ ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ* est si précise qu'elle suppose un agneau connu et déterminé.

Il est plus probable que cette parole est tirée du chap. 53 d'Ésaïe et que Jean compare Jésus au servi-

teur de Jéhovah dont le sort est décrit dans ce chapitre. Le reste du passage (qui porte les péchés du monde) semble confirmer cette opinion; car le serviteur de Jéhovah, dans Ésaïe, souffre aussi pour les péchés de son peuple et l'expression dont se sert Jean se rapproche de celles employées par Ésaïe: « Il a été battu pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités, le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui.... Il a été mené à la tuerie comme un agneau et comme une brebis muette devant celui qui la tond etc. »

Il s'agit donc ici d'une souffrance du Messie et d'une souffrance pour les péchés d'autrui; il est vrai que nous ne trouvons pas généralement avant Jésus-Christ l'opinion que le Messie souffrira et mourra ; les Juifs ne rattachaient à son nom que des idées de gloire et de bonheur; mais cela ne prouve pas que l'idée de la souffrance du juste pour les péchés des méchants leur ait été complétement inconnue. Tout d'abord le chapitre même d'Ésaïe auquel Jean a, selon toute probabilité, emprunté cette expression énonce hautement cette idée. Dans la Sapience de Salomon, il y a un long passage[1] où le sort du juste est décrit dans toute sa tristesse et dans toute sa misère, et même parmi les païens on avait déjà reconnu que la justice ne mène pas au bonheur et au succès[2].

Du reste, Jean savait par sa propre expérience quelles difficultés Jésus aurait à surmonter; les souffrances qu'il pouvait croire réservées au Messie n'excluaient pas l'idée d'un triomphe final; au contraire c'est par ces souffrances même que le triomphe devait être amené;

[1] Sap. II, 6 -V, 8.

[2] Plat., *De republica*, 2, 361, sqq.

comme aussi dans le chapitre que nous avons cité d'Ésaïe, c'est après avoir souffert que le serviteur de Dieu est relevé et exalté par Jéhovah. Dans le passage de la Sapience dont nous avons parlé plus haut, nous voyons aussi le juste finir par être relevé et glorifié.

Aussi pouvons-nous fort bien croire que Jean ait dit cette parole, qu'il ait pensé que Jésus, comme serviteur de Jéhovah, aurait à souffrir de la part de ceux qui ne voudraient point obéir à Dieu; cette idée, il a pu la puiser dans les prophètes et dans leur histoire. Il se peut aussi que les entretiens qu'il a dû avoir avec Jésus l'aient éclairé sur ce point.

Mais il n'est pas nécessaire, si l'on attribue cette parole au Baptiste, d'y déclarer contenu tout le dogme du Nouveau Testament. Elle indique plutôt un pressentiment, une intuition qu'une idée claire et précise.

Après avoir baptisé Jésus, après lui avoir rendu des témoignages qui dénotent la conviction profonde qu'il a trouvé le Messie, Jean continue à prêcher comme auparavant[1], non sans diriger l'attention de ses auditeurs les mieux disposés sur Jésus[2]. Il était à Enon près de Salim[3] quand le Seigneur se mit à parcourir la Judée avec ses disciples. Ceux-ci, probablement à l'imi-

[1] D'après les synoptiques nous pourrions croire que ce fut immédiatement après le baptême de Jésus que Jean fut mis en prison (Matth. IV, 12, Marc I, 14). Mais le quatrième évangile rectifie explicitement cette assertion (Jean III, 24).

[2] Nous savons que deux au moins de ses disciples suivirent le Seigneur, et nous avons la preuve qu'il parla de Jésus au peuple dans Jean X, 40, où il est dit que dans le pays où Jean avait baptisé précédemment, beaucoup crurent en Jésus et qu'ils disaient : « Jean n'a fait aucun miracle, mais tout ce qu'il a dit de cet homme-ci était vrai. »

[3] Probablement sur les frontières de la Samarie.

tation de Jean, baptisèrent au nom de Jésus. Ces deux baptêmes excitèrent l'attention; on en discuta les mérites comparatifs, et tel fut probablement l'objet de la contestation que le quatrième évangile nous raconte, et qui eut lieu entre un juif[1] et les disciples de Jean-Baptiste. Ce fut une discussion « sur la purification. » Le juif objectait probablement aux disciples de Jean que leur baptême n'avait qu'une valeur fort inférieure; si, comme ils le reconnaissaient, Jésus était le Messie, le baptême donné par ses disciples devait mieux purifier et mieux préparer pour le royaume des cieux.

Les disciples de Jean, qui, dirait-on, sont jaloux des succès de Jésus, vont à leur maître: « celui à qui tu as rendu témoignage au delà du Jourdain, » disent-ils, « voici, il baptise et tous vont à lui. » Ils admettent bien qu'il est le Messie, mais ils trouvent injuste qu'il usurpe le ministère spécial du Baptiste, qu'il empiète pour ainsi dire sur son domaine.

On a prétendu que les disciples ne parlaient pas ici par jalousie, mais bien plutôt pour demander à leur maître s'ils ne devaient pas aller vers Jésus. Ils n'avaient, dit-on, aucune raison d'être mécontents des succès du Messie; ils devaient plutôt s'en réjouir.

Ce raisonnement paraît plausible; mais la réponse de Jean-Baptiste s'adresse, on ne peut s'y méprendre, à des gens qui auraient voulu l'élever au-dessus du Messie et lui donner la première place: « personne ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du ciel. Vous-mêmes vous m'êtes témoins que je vous ai dit: ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. »

[1] Jean III, 22 et suiv. Les meilleures leçons recommandent Ἰουδαίου à l'exclusion de Ἰουδαίων.

Malgré ses disciples, Jean ne se laisse pas séduire; il se compare à l'ami de l'époux, qui fait toutes les démarches préliminaires, soigne tout ce qu'il faut pour le mariage, mais dont le rôle cesse du moment qu'il a amené l'épouse et que le mariage est conclu. C'est ce rôle qu'il s'attribue auprès de Jésus. A lui d'écarter les obstacles qui empêchent les Juifs de reconnaître le Messie, à lui de frayer le chemin; mais s'il voit qu'en effet les Juifs vont à Jésus, c'est un signe que son ministère s'accomplit et il en ressent de la joie. Tout entier à la cause qu'il veut faire triompher, Jean ajoute cette parole d'un désintéressement admirable: il faut qu'il croisse et que je diminue.

CHAPITRE III.

FIN DU MINISTÈRE DE JEAN-BAPTISTE. SON MESSAGE A JÉSUS. SA MORT.

Jean ne songeait pas à se rattacher à Jésus, il pensait sans doute que, tant qu'il n'était pas averti par Dieu, il devait continuer son ministère; il considérait probablement l'activité de Jésus comme une préparation de la même nature que la sienne et destinée à suppléer à son insuffisance. Il espérait qu'un jour ou l'autre le Messie proclamerait son royaume et appellerait les siens autour de lui. Alors lui aussi serait relevé de sa mission et suivrait Jésus.

L'appel qu'il reçut fut autre qu'il ne s'y attendait.

Jean ne s'était pas borné à exhorter le peuple et à adresser aux Pharisiens des paroles sévères; il avait aussi parlé, avec l'indépendance qui le caractérisait,

des crimes d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Ce prince, fils d'Hérode-le-Grand, avait épousé une fille du roi d'Arabie, Arétas. Mais en passant par Jérusalem pour aller à Rome, il se laissa séduire par Hérodias, femme de son frère Philippe. Ce Philippe (qu'il ne faut pas confondre avec le tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite), déshérité par son père, vivait en simple particulier à Jérusalem, et Hérodias, qui dans son ambition préférait être la femme d'un tétrarque, sut si bien captiver Antipas qu'il lui promit de l'épouser à son retour de Rome, ce qu'il fit en effet.

Jean osa réprimander entre autres ce crime du prince, soit devant la foule lorsqu'il l'apprit, soit devant le prince lui-même, si celui-ci, curieux de le voir comme il le fut plus tard de voir Jésus, le fit venir auprès de lui. Toujours est-il qu'Hérodias, connaissant le caractère faible d'Hérode et craignant que ce prince ne finît par céder aux reproches du Baptiste et ne la renvoyât, conçut contre celui-ci une haine implacable. Hérode, poussé soit par cette haine, soit par la crainte que les prédications de Jean ne finissent par soulever le peuple, le fit mettre en prison dans sa forteresse de Machéronte aux frontières de l'Arabie.

Cependant son ressentiment n'était pas grand contre lui, puisque, d'après ce que nous disent les Évangiles, il s'entretenait souvent avec lui et faisait bien des choses d'après son conseil. Aussi le Baptiste n'était-il pas tenu sévèrement et ses disciples avaient accès auprès de lui.

Privé ainsi de sa prédication dans laquelle s'était concentrée sa vie tout entière, et n'ayant rien pour occuper son prodigieux besoin d'activité, Jean-Baptiste

devait s'enquérir avec un intérêt tout particulier de ce que faisait Jésus; il espérait sans doute que celui-ci inaugurerait bientôt son règne et le délivrerait; mais les nouvelles que ses disciples lui apportaient de la manière d'agir de Jésus n'étaient pas faites pour le rassurer.

Il ne faisait aucun préparatif pour établir son règne; il ne cherchait pas à réunir autour de lui ses adhérents; bien plus, il se dérobait aux foules qui auraient voulu le proclamer roi; il se contentait d'aller de lieu en lieu faisant du bien sans paraître se soucier de l'avenir.

Il y avait plus encore. Le Baptiste s'attendait à voir le Messie observer et faire observer la loi avec plus de sévérité que lui-même; il s'attendait à lui voir mener une vie austère qui pût servir d'exemple à tout Israël. Au lieu de cela, il apprend que Jésus n'impose à ses disciples aucune règle; ils ne jeûnent point, ils ne font point d'ablutions. Jésus lui-même ne se refuse pas à la joie; on l'a vu aux noces de Cana employer son pouvoir à égayer les convives; bien plus, il a transgressé la loi, il a violé le sabbat.

Il y avait là de quoi consterner Jean, et il dut méditer douloureusement ces nouvelles. Sans doute, il avait vu l'Esprit saint descendre sur Jésus; il l'avait lui-même reconnu et proclamé comme le Messie, mais comment concilier avec cela la manière dont il se comportait? N'était-il pas infidèle à sa mission? ou bien Jean devait-il, sur la foi d'une seule vision miraculeuse, approuver implicitement ce que faisait Jésus et sacrifier tout ce que les prophéties de l'Ancien Testament lui avaient enseigné sur le Messie? Les avait-il mal interprétées jusqu'à ce jour?

Un pénible combat dut s'élever dans son âme, et il dut se demander si Jésus était bien réellement le Messie. Toutefois, dans son doute même, sa confiance en Jésus ne l'abandonna pas, et ce fut à lui qu'il envoya demander[2] : « Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre? » Malgré toutes les raisons qui l'avaient fait douter, il pensait qu'une parole de Jésus suffirait pour le raffermir et l'éclairer.

Plusieurs auteurs ont donné une autre signification au message du Baptiste. D'après eux, inébranlable dans sa foi, ce n'aurait été que pour confirmer celle de ses disciples et dissiper leurs doutes qu'il les aurait envoyés à Jésus; mais il n'y a aucun mot dans le texte qui puisse, même de loin, confirmer cette hypothèse, et qui nous autorise à penser que Jean n'a pas partagé le doute de ses disciples. Du reste, si tel eût été le cas, sa parole eût sûrement eu sur eux plus d'influence que celle de Jésus, dont ils doutaient, et il n'aurait pas eu besoin de les lui envoyer.

D'autres exégètes ont pensé que la question du Baptiste à Jésus n'était pas l'expression d'un doute, mais seulement de son impatience. En demandant à Jésus : Faut-il que nous attendions un autre Messie? il ne voulait que le presser de se déclarer comme tel et de fonder son royaume. La réponse de Jésus ne semble pas favoriser cette interprétation.

Le récit de Matthieu est assez clair; il s'agit réellement d'un doute de Jean-Baptiste. On a voulu le trouver inconciliable avec les paroles que Jean a prononcées durant le cours de son ministère, et en particu-

[2] Matth. XI, 3.

lier avec celle-ci : « Il est l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde. » Si Jean a compris à ce point l'œuvre de Jésus, dit-on, comment peut-il douter de lui ?

Mais ce n'est pas parce qu'il lui voit remplir ce rôle d'agneau de Dieu que le Baptiste doute de Jésus; c'est au contraire parce que celui-ci paraît vouloir s'y dérober. Il semble n'avoir pas le courage de se proclamer hautement comme le Messie, et d'affronter les conséquences de cette déclaration. Au lieu de tenir tête aux Pharisiens, il se retire dans la Galilée pour y mener une vie tranquille; il recule devant les souffrances, tandis que lui Jean est prisonnier pour avoir montré du courage. C'est là ce qui porte Jean-Baptiste à adresser sa question à Jésus.

Au lieu d'affirmer simplement sa messianité, ce qui peut-être n'aurait pas convaincu Jean-Baptiste, le Seigneur le renvoie à l'Ancien Testament. « Allez, » dit-il[1] aux disciples, « rapportez à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Ce n'est pas à la puissance des miracles que Jésus en appelle ici, mais à l'accord de ses œuvres avec la prophétie; en les décrivant ainsi d'après les paroles d'Ésaïe[2], que le prisonnier connaissait bien, Jésus le conduit à tirer lui-même la conclusion que celui qui accomplit ainsi la prophétie ne peut être que le Messie.

Nous ignorons l'effet que fit sur le Baptiste cette

[1] Matth. XI, 4, 5.
[2] Esaïe, XXXV, 5; LXI, 1.

réponse de Jésus; nous ne savons pas davantage si ses doutes se dissipèrent, et si la sérénité de la foi rentra dans son âme angoissée. Les évangiles ne nous en disent rien, et un voile impénétrable recouvre pour nous les derniers jours du Baptiste.

Il ne resta probablement plus longtemps en prison; mais nous n'avons aucune donnée qui nous permette de fixer la durée de sa captivité. La crainte d'un soulèvement du peuple et ses scrupules de conscience empêchèrent d'abord Hérode de le faire mourir. Marc nous raconte[1] d'une manière dramatique comment Hérodias vint à bout de ces obstacles et comment le grand prophète périt victime de la haine d'une femme et de la faiblesse d'un prince dépravé.

CONCLUSION.

APPRÉCIATION DU CARACTÈRE, DE LA FOI ET DE L'ŒUVRE DE JEAN-BAPTISTE.

Arrivé à la fin de ce travail, il nous reste à jeter un regard en arrière pour recueillir les résultats de notre étude.

Nous avons admiré l'imposante grandeur du caractère de Jean-Baptiste. Sa vie est d'une austérité exemplaire et lui permet d'exhorter ses compatriotes avec une sévérité qui, de la part de tout autre, serait excessive. La crainte des hommes lui est inconnue; nous le voyons réprimander avec une égale indépendance Hérode et les Pharisiens. Il résiste aux désirs de la foule,

[1] Marc VI, 17 et suiv.

qui voudrait faire de lui le Messie, et aux sollicitations de ses disciples qui le pressent de revendiquer le premier rang. Un mot aurait suffi pour le mettre à la tête d'un parti nombreux et dévoué; mais il reste fidèle à sa mission, nous ne le voyons pas hésiter un instant dans sa ligne de conduite. Il renonce à toute gloire personnelle et s'efface devant le Messie qu'il annonce; il ne veut être autre chose qu'une voix qui crie dans le désert.

Si nous nous demandons quelle fut sa foi religieuse, nous voyons qu'il n'eut qu'une connaissance imparfaite du Messie et de son œuvre. Nous ne pouvons nous en étonner. Les prophéties de l'Ancien Testament, qui étaient le seul guide de Jean, l'avaient d'abord conduit à se représenter l'arrivée du Messie comme celle d'un juge terrible et menaçant. Si, plus tard, l'apparition de Jésus et sa manière d'agir l'ont forcé de reporter plus loin dans l'avenir le jugement qu'il attendait et de considérer sous un autre jour les prophéties messianiques, ce n'a pas dû être sans luttes pénibles pour lui.

Nous l'avons entendu dire sur Jésus des paroles sublimes; nous avons vu qu'il a dû avoir un pressentiment de sa nature divine et de ses souffrances expiatoires. Il a désigné Jésus comme l'agneau de Dieu.

Mais il n'a pas tiré les conséquences de ces idées; elles ont été plutôt pour lui les éclairs passagers d'une lumière supérieure qu'une connaissance continue et réelle. Il n'a pas compris la nature purement spirituelle du royaume que Jésus allait fonder; il n'a pas eu l'idée de la grâce, de la rédemption et de la nouvelle naissance. Il ne possède pas un degré de connaissance

supérieur à celui des prophètes; comme eux, il a besoin de révélations particulières de Dieu; il a reçu un appel spécial pour commencer sa prédication, et c'est grâce à une vision surnaturelle qu'il a reconnu en Jésus le Messie.

Du reste, nous avons, pour nous guider dans notre appréciation, le jugement que Jésus lui-même a porté sur lui.

Jésus élève le Baptiste à une hauteur qui montre bien que ce que nous avons dit de son caractère est plutôt au dessous de la vérité. « Entre tous ceux qui sont nés de femmes, dit-il[1], il n'en a point été suscité de plus grand que Jean-Baptiste. » Le Seigneur le met au-dessus de Moïse, de tous les prophètes, de tous les hommes de Dieu; « mais, ajoute-il, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. » Jésus établit ici une autre catégorie que celle de la naissance naturelle : celle de la nouvelle naissance, de la naissance de l'Esprit, bien qu'il ne la désigne pas de cette manière dans ce passage. C'est par cette naissance que doivent passer tous ceux qui font partie du royaume des cieux que Jésus a fondé, et Jean, n'y ayant point eu part, est resté en dehors de la nouvelle alliance.

Jésus nous en donne la raison dans les versets qui suivent: « Tous les prophètes et la loi jusqu'à Jean (et y compris Jean lui-même) ont prophétisé, et si vous voulez recevoir mes paroles, il est l'Élie qui devait venir, mais depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux est forcé[2]... »

D'après ce que Jésus dit ici, Jean appartient donc à

[1] Matth. XI, 11.

[2] Matth. XI, 12-14; Luc XVI, 16.

l'économie préparatoire de l'Ancien Testament, de même que les prophètes. Bien qu'il soit le précurseur du Messie, qu'il ait eu à son égard des révélations particulières et même des rapports personnels avec lui, il ne fait point partie de son royaume. Il l'annonce, il en montre le chemin, mais, comme Moïse, après avoir conduit le peuple jusqu'aux frontières de Canaan, n'y entra point, lui aussi n'entre point dans la terre promise. Il ne voit que l'aurore du nouveau jour qui va éclairer l'humanité.

Mais si la connaissance parfaite de l'œuvre de Jésus lui a manqué, cela ne l'a pas empêché de remplir sa mission. Il a, en réalité, préparé les voies au Christ.

Il a ranimé dans le peuple l'attente du Messie, qui sans lui se serait éteinte dans l'indifférence ou dans le désespoir; il l'a débarrassée de tous les éléments impurs qui s'y trouvaient mélangés; il a rectifié les idées des Juifs sur le royaume des cieux; en les faisant rentrer en eux-mêmes, en s'adressant à leurs consciences, il les a préparés à mieux comprendre la nouvelle du pardon et du salut que Jésus apportait. Il a attiré sur le Seigneur l'attention de ceux qui l'écoutaient et l'a désigné comme le Messie.

Enfin et surtout il a préparé des âmes qui ont compris Jésus. Ce sont des disciples formés à sa sévère école qui sont devenus les premiers et les plus zélés apôtres du Christ et les colonnes de son Église.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 24 décembre 1864.
F. LICHTENBERGER.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 29 décembre 1864.
Le recteur, DELCASSO.